



Critique et éthique

proposée par

Dr. Ahmed Fathy Rezq

Professeur adjoint, Département de français, Faculté des arts,
Université de Tanta

Abstrait:

Les rapports entre littérature et par conséquent de critique, puisqu'il s'agit d'un discours dépendant de son être ou de son essence de la littérature, d'un coté et de l'éthique de l'autre sont très étroits.

Mais la question devient très vive d'un double point de vue : d'abord quand un critique approche une œuvre littéraire, il ne donne pas beaucoup d'importance au coté éthique de l'œuvre. La question de l'éthique est secondaire voir marginale, par rapport aux outils d'analyses que possède un critique.

En plus, du point de vue théorique, il n'existe pas une école théorique de critique basée sur ce qu'on appelle « l'éthique ». C'est-à-dire que le critique se réfère à quoi quand il parle du coté éthique de l'œuvre ? La question me semble sans réponse précise, au moins jusqu'à aujourd'hui. La deuxième chose importante à mon avis se rapporte à l'enseignement :



combien de fois j'étais obligé de bien choisir mes textes à enseigner à l'université pour éviter les scènes érotiques ou pornographiques aussi bien les textes qui vont à l'encontre des valeurs moraux de la société etc. C'est-à-dire que je suis obligé de faire une sorte « d'autocensure » pour enseigner de la littérature. Je ne condamne pas ce fait mais je le souligne simplement.

mots d'ouverture: Critique et éthique Critique et éthique Critique et éthique



Sommaire

Introduction :

.....3

1-Position du problème, modernité et éthique littéraire

.....5

2- Différence entre morale et éthique

.....8

3- Rapports entre littérature et morale

.....9

4- Fonction de l'art, l'art pour l'art

.....11

5 – L'éthique, n'est pas le but de l'œuvre

littéraire.....13

6 - L'éthique est dans l'âme de

l'écrivain.....15

Conclusion:

.....18

Bibliographie :19



Introduction :

Les rapports entre littérature et par conséquent de critique, puisqu'il s'agit d'un discours dépendant de son être ou de son essence de la littérature, d'un côté et de l'éthique de l'autre sont très étroits.

Mais la question devient très vive d'un double point de vue : d'abord quand un critique approche une œuvre littéraire, il ne donne pas beaucoup d'importance au côté éthique de l'œuvre. La question de l'éthique est secondaire voir marginale, par rapport aux outils d'analyses que possède un critique.

En plus, du point de vue théorique, il n'existe pas une école théorique de critique basée sur ce qu'on appelle « l'éthique ». C'est-à-dire que le critique se réfère à quoi quand il parle du côté éthique de l'œuvre ? La question me semble sans réponse précise, au moins jusqu'à aujourd'hui.

La deuxième chose importante à mon avis se rapporte à l'enseignement : combien de fois j'étais obligé de bien choisir mes textes à enseigner à l'université pour éviter les scènes érotiques ou pornographiques aussi bien les textes qui vont à l'encontre des valeurs moraux de la société etc.

C'est-à-dire que je suis obligé de faire une sorte « d'autocensure » pour enseigner de la littérature. Je ne condamne pas ce fait mais je le souligne simplement.



La recherche, comme nous le verrons, suit un schéma précis : dans un premier temps nous essayons d'exposer le développement de la question de l'éthique en littérature depuis ce que nous appelons « la modernité littéraire », c'est-à-dire depuis la deuxième moitié du XIXe siècle. La deuxième démarche consiste à vouloir apporter un peu d'eau au moulin en discutant certains points en rapport avec l'éthique.

Nous pensons que la critique a bien profité du développement des écoles issues des sciences humaines notamment le structuralisme et les sciences du langage qui sont des outils indispensables pour approcher une œuvre, mais nous pensons par contre qu'une œuvre littéraire ne peut absolument pas être coupé de la réalité humaine qui la produit ni de la signification humaine aussi que peut lui donner le lecteur. La beauté d'une œuvre tient certes, dans son côté esthétique, mais cet esthétique n'a pas de grande valeur si il n'a pas cette profondeur humaine qui lui donne toute sa valeur.



1-Position du problème, modernité littéraire et éthique:

Le romantisme tendait à faire de l'écrivain un prophète engagé dans les débats de la société ; Nous pensons à Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Hugo etc.

Mais un des caractères marquant de la modernité littéraire, presque à la deuxième moitié du XIXe siècle, est l'affirmation selon laquelle l'œuvre littéraire ne doit avoir d'autre fin qu'elle-même. Cette tendance, qui constitue une rupture avec le romantisme, aboutit ainsi à une « autonomisation » du champ littéraire reposant sur le principe de l'autonomie de l'œuvre littéraire.

Baudelaire en particulier définit cette orientation dans ses *Notes nouvelles sur Edgar Poe* en dénonçant ce qu'il appelle :

<<l'hérésie de l'enseignement, laquelle comprend comme corollaires inévitables l'hérésie de la passion, de la vérité et de la morale >> (1)

Donc pour lui il s'agit d'une « hérésie », un terme religieux qui reflète la répugnance et le dégoût du grand poète.

Beaucoup de lecteurs pensaient que le but de la littérature est un enseignement quelconque, qu'elle a un rôle éthique, qu'elle doit tantôt fortifier la conscience, tantôt perfectionner les mœurs, tantôt enfin démontrer quoi que ce soit d'utile :

<< [...] La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle-même; elle ne peut en avoir d'autre, et aucun



poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème >>(1).

1. Baudelaire, *Notes nouvelles sur Edgar Poe* [1857], in Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte établi, présente et annoté par Claude Pichois, tome II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976, p. 333.

2- Baudelaire, *op-cit*, p.245

La poésie comme on le voit résiste particulièrement à cette assignation d'autre tâche à la littérature qu'elle-même.

Bien que Baudelaire ne l'explique pas ici, une telle conception conduit nécessairement à un nouvel usage du langage: celui-ci cesse d'être utilisé pour exprimer quelque chose et devient une fin en soi. C'est dans cette perspective que Barthes oppose ainsi deux usages possibles du langage à travers les figures emblématiques de l'« écrivain » et de l'« écrivain » :

<< Le paradoxe c'est que, le matériau devenant en quelque sorte sa propre fin, la littérature est au fond une activité tautologique. [...] Pour l'écrivain, écrire est un verbe intransitif. [...] Les écrivain, eux, sont des hommes «transitifs »; ils posent une fin (témoigner, expliquer, enseigner) dont la parole n'est qu'un moyen; pour eux, la parole supporte un faire, elle ne le constitue pas.>> (1)

Voilà donc le langage ramener à la nature d'un instrument de communication, d'un véhicule de la « pensée » :

<< [...] Car ce qui définit l'écrivain, c'est que son projet de communication est naïf: il n'admet pas que son message se retourne et se ferme sur lui-même, et qu'on puisse y lire, d'une façon diacritique, autre chose que ce qu'il veut dire. >> (2).



1- Roland Barthes, « Ecrivains et écrivants » [1960], in *Essais critiques*. Paris, Seuil, 1964,148-151.

2- Roland Barthes, op-cit, p.210

Cette évolution, incarnée par Barthes, et qui aboutit à l'affirmation de l'autonomie de l'œuvre pose cependant un triple problème : On peut se demander tout d'abord s'il faut exclure de la modernité et de la littérature « véritable » les nombreuses œuvres du XXe siècle qui ont été conçues manifestement par les auteurs pour transmettre un « enseignement », notamment politique et social.

Par exemple, *Jean-Christophe* (1904-1912) de Romain Rolland, *Les Thibault* (1922-1940) de Roger Martin du Gard ou *Les Chemins de la liberté* (1945-1949) de J.-P. Sartre. Et, dans le cas de Sartre, il est en outre bien évident qu'on ne peut négliger les considérations qu'il a développées sur le rôle social de l'écrivain et la fonction de la littérature dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1).

Parallèlement, il convient de s'interroger sur le sens de cette évolution qui aboutit à la dissociation de la littérature et de la morale puisque, de l'Antiquité jusqu'à la fin du XVème siècle, on a admis sans problème que l'œuvre littéraire était parfaitement apte à transmettre un contenu moral. L'œuvre littéraire semble ainsi se définir par ses seules propriétés formelles. Faut-il en conclure qu'elle ne peut être le véhicule d'aucun sens explicite ?

On verra que le problème est en fait plus complexe car il ne se limite pas à la seule opposition de la forme et du sens. En effet, la forme que privilégie la modernité en faisant du signifiant la seule réalité de l'œuvre est



peut-être porteuse d'un sens, d'une autre nature que celui que transmet la morale.

En outre, il faut tenir compte du rôle que peut jouer l'acte de lecture dans la constitution de l'œuvre, en la dotant notamment d'un signifié qui n'était pas nécessairement la préoccupation principale de l'écrivain.

1- Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1948], Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1992.

De toute façon nous essayerons de traiter cette problématique dans son aspect théorique dans la limite du possible mais aussi dans la limite de cette recherche restreinte dans son nombre de pages.

2- Différence entre éthique et morale :

Les mots « morale » et « éthique » se rapportent à la sphère des valeurs et des principes moraux, donc au domaine de la philosophie et de la pensée. Sont-ils synonymes ? Ont-ils des significations distinctes ? Différentes écoles de pensée existent sur cette question.

Pour certains penseurs, « morale » et « éthique » ont la même signification : le premier provient du mot latin *mores* et le second du mot grec *êthos* qui, tous les deux, signifient « mœurs ».

Pour d'autres, ces termes prennent des sens différents et ne sont pas équivalents. Au Québec, notamment, une distinction s'est imposée :

La morale réfère à un ensemble de valeurs et de principes qui permettent de différencier le bien du mal, le juste de l'injuste, l'acceptable de



l'inacceptable, et auxquels il faudrait se conformer. La morale demande , donc, de redonner à chacun ce qui lui revient de droit.

A travers les époques et les cultures, des individus et des groupes ont défendu différentes conceptions de ces principes et valeurs. Ces conceptions de la morale sont appelées des « morales ». Par exemple, la religion propose un ensemble de valeurs (la charité, le pardon) et de principes (« Aime ton prochain comme toi-même ») devant guider l'agir humain. Pour y référer, on parle de la « morale religieuse ».

L'éthique, quant à elle, n'est pas un ensemble de valeurs ni de principes en particulier. Il s'agit d'une réflexion argumentée en vue du bien-agir. Elle propose de s'interroger sur les valeurs morales et les principes moraux qui devraient orienter nos actions, dans différentes situations, dans le but d'agir conformément à ceux-ci.

La réflexion éthique peut se faire à différents niveaux, certains plus fondamentaux et d'autres plus pratiques. Elle se divise ainsi en différents champs. Cela dit l'usage fait qu'on emploie les deux termes « éthique » et « morale » souvent de la même façon ou pour désigner la même chose.

3 - Rapports entre littérature et morale :

Que doit être l'éthique dans l'œuvre littéraire?

Les critiques ont donné à cette question des solutions contraires, en se fondant tous, sur des raisons différentes. Pour les uns, l'art n'a pas à



s'occuper de la morale, pas plus que la science. Le savant se demande où est la vérité, non quelle en sera la conséquence pratique, diraient- ils.

L'artiste ne vise qu'à la beauté de la forme : peu lui importe l'immoralité du fond et l'histoire nous apprend qu'il arrive à l'art de prospérer là où s'épanouit l'immoralité. (1)

Pour les autres, au contraire, l'art est un moyen de perfectionnement moral. L'intention morale, disent-ils, est visible dans *l'Antigone* de Sophocle, dans toutes les tragédies de Voltaire et dans maintes œuvres de Victor Hugo.

1- Voire notamment le libertinage dans la littérature du XVIII e siècle surtout les travaux du Marquis de Sade.

Brunetière, grand critique du XIXe siècle écrit :

<< Écrire, ce n'est pas seulement rêver, ou sentir, ou penser, c'est agir; et l'action doit avoir un but moral, celle-là surtout dont les retentissements et l'effet sur les âmes sont indéfinis. >> (1)

Nous remarquerons ici que l'écriture est conçue comme un fait une action, et que son but doit être d'ordre éthique.

Un grand critique et philosophe du XXe siècle, Sartre nous a légué sa théorie sur l'engagement. Il a insisté sur le fait que l'écrivain doit refléter les problèmes de sa société dans son œuvre. Or Sartre s'est expliqué dans son pamphlet célèbre Qu'est-ce que la littérature, où il a montré qu'une littérature immuable et basée uniquement sur l'esthétique est une pure



vanité, et que l'écrivain doit écrire pour ses contemporains de ce qu'ils confrontent dans leur société. Il a installé, ainsi la relativité au sein de la littérature refusant à assigner à l'écrivain la tâche d'écrire à un public réel qui n'est pas le sien.

A ce stade la question du style émerge. Evidemment Sartre refuse toute attention porté à priori sur la forme et pour lui forme et contenu font un. L'engagement de Sartre prend ainsi deux significations: un écrit est engagé dans le sens où son auteur s'est intéressé intentionnellement aux problèmes de son temps, mais aussi et surtout qu'une œuvre est engagé dans le fait que nous pouvons y trouver, en tant que critiques ou lecteurs, les traces de sa société mais aussi la manifestation de l'homme qui l'a écrit.

1- F. Brunetière, *Evolution des genres dans l'histoire de la littérature*, réédité aux éditions, Pocket, Agora, 2000, p.178.

4 - Fonction de l'art : L'art pour l'art :

<< La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien! C'est tout avec l'esprit, ce n'est rien sans l'idée. >> (1) dit -Victor Hugo

Nous devons rappeler au départ la fonction essentielle et constitutive de l'art. Elle est distincte de celles de la science et de la morale. L'art a pour fonction, en créant une synthèse d'images, de suggérer un déploiement de vie imaginaire, un progrès intérieurement réel, d'où résulte l'émotion esthétique.



Il n'a ni à instruire ni à moraliser. Il a sa vie propre; il est autonome. Sa seule loi, c'est de produire l'émotion esthétique par la création de formes belles. La devise « l'art pour l'art » soulevée par le Parnasse est donc doublement acceptable : elle affirme la liberté de l'art et l'importance de la forme.

Or, La forme n'est rien, par elle-même, elle n'est qu'un moyen d'expression. Elle n'est belle qu'en raison et dans la mesure de son aptitude à traduire nos idées et nos sentiments. Elle est au fond ce que le corps est à l'âme, comme l'affirme Hugo.

Flaubert lui-même, ce passionné virtuose de la forme, écrivait à son ami Louis Bouillet, en 1850 :

<< Ce qui nous manque, c'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet [...] Où est le cour, la verve, la sève? » Les Parnassiens, dit Amiel, « sculptent des urnes d'agate et d'onyx; mais que contiennent ces urnes ? De la cendre. >> (2)

1- V. Hugo : Au statuaire David.in *Revue d'histoire littéraire de France*, 38^e Année n°2 (1931) p. 313, publié par Presses universitaires de France.

2- Flaubert, *Correspondance*, édition Gallimard, Poche,1998, p.165.

Comment serions-nous émus par la seule beauté de la forme, par la musique du vers, par la virtuosité de l'exécution ? Il y a là de la difficulté vaincue, de l'habileté technique, qui peut intéresser les gens du métier, c'est-à-dire les littérateurs – mais c'est superficiel. Il existe parfois aussi



des images agréables, pour les yeux ou les oreilles, mais rien qui aille à l'âme.

En somme, la beauté échappe à ceux qui ne poursuivent que la beauté. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir à quelles productions vient parfois échouer l'école littéraire qui, indifférente aux idées et aux sentiments, a pour seul but la musique ou la couleur des mots, et semble se complaire à ciseler son néant intellectuel. Nous parlons évidemment du surréalisme qui a coupé toute relation de l'œuvre avec les pensées et les sentiments de l'auteur.

L'œuvre littéraire doit donc être pleine et expressive de vie. Nous acceptons volontiers la formule « l'art pour l'art », si elle signifie, non l'art pour la forme, mais l'art pour l'âme ou pour la vie, si elle signifie que la mission de l'artiste est de condenser de la vie sous une forme émouvante, de l'exciter ainsi et de la réaliser en nous par une suggestion d'images.

5 – l'éthique, n'est pas le but de l'œuvre littéraire :



<< Le but moral doit être senti plutôt que pensé, ou n'être pensé qu'implicitement avant l'exécution, et avec précision qu'après, par l'auteur, auditeur ou spectateur alors devenu critique >> (1)

Cette opinion résume à notre sens toute la question. En effet, Nous croyons que le plus sûr moyen de trouver l'effet moral, c'est de ne pas le chercher. Car, à le chercher, il y paraît toujours, qu'on le veuille ou non. Et si l'intention moralisatrice se montre, se soupçonne seulement, le plaisir esthétique disparaît tout de suite.

Quand nous lisons une œuvre d'art, un roman par exemple ou un poème ou quand nous allons au théâtre pour voir une pièce de théâtre, notre but n'est absolument pas de nous instruire ni de nous moraliser.

Nous voulions échapper par l'imagination aux misères de la vie réelle, prolonger notre vie dans le rêve et goûter les délices de ce rayonnement de l'âme. Un instant, nous nous étions oubliés dans les personnages du roman que nous lisons; nous sommes eux-mêmes; nous jouissons du plaisir de leur activité sans avoir à partager leurs souffrances. Et une fois notre lecture terminée, notre rêve s'envole; nous sommes brusquement ramenés à nous-mêmes, à la vie réelle, au devoir, au renoncement, à la lutte douloureuse contre nos passions.

Comment n'en aurions-nous pas quelque dépit? Nous demandions à l'auteur du plaisir, non une morale :

1- E, Martha, La moralité dans l'art, in *Revue des Deux Mondes*, 18 avril 1979, p. 86.



Or << les hommes ressemblent en cela aux enfants. Ordonnez leur de jouer, ils ne joueront plus [...] Le plaisir périt au moment où commence la leçon . >> (1)

Une œuvre littéraire si nous l'abordons pour nous instruire ou nous moraliser, elle est sans valeur, elle nous ennuie. Si, elle manque d'émotion esthétique, et ne comprend que quelque profit moral, cela est une déception totale.

Nous ne sommes pas disposés à accepter la morale de l'auteur, nous nous refusons à l'accepter. Et puis, cet auteur maladroit empiète sur notre indépendance : notre vanité s'en offense, notre volonté se dresse, méfiante, presque hostile. Qu'en résulte-t-il? C'est que nous n'avons ni plaisir ni profit. Celui « **qui se préoccupe vivement d'atteindre un but moral manque presque toujours le beau et n'aboutit qu'à desservir à la fois et l'art et la morale** ». (2)

Les récits à intention morale ne font pas plus de vertueux qu'ils n'ont d'admirateurs. Les grandes œuvres littéraires contiennent d'éloquentes envolées morales. Mais sont-elles admirables parce qu'elles sont des thèses? Leur éclatante beauté réside-t-elle dans les dissertations et les sentences morales ?

Bien sur que non, le sens morale que le lecteur dégage de la lecture d'une œuvre littéraire n'est pas le but de la lecture, il est secondaire par rapport au plaisir esthétique que nous procure la littérature.

1 - Martha, La moralité dans l'art, op. cit, p.89



2- ibid,p101

Concluons : l'art n'a pas à nous donner des leçons morales. C'est nuisible pour la littérature aussi bien pour la vérité prêchée. Le grand art produit un effet moral, mais à condition de ne pas le poursuivre : il a sa fin en lui-même, l'émotion esthétique, irréductible à toute autre.

6- L'éthique est dans l'âme de l'écrivain :

<< A quoi pensait Corneille quand il créait Rodogune? A quoi pensait Racine dans les tendresses de Monime? A quoi visait Shakespeare en peignant Macbeth et Roméo ? Et songeaient-ils à autre chose qu'à donner vie entière par l'imagination à des êtres ambitieux ou chéris ? Mais à cette hauteur, la nature vraie, male ou tendre, fortement ou ingénument passionnée, la nature humaine encore vertueusement malade, si je puis dire, produit le plus souvent, grâce au génie et à un art tout plein d'elle, une impression morale qui ennoblit, et qui surtout jamais ne corrompt. >> (1)

La moralité doit être dans l'âme de l'écrivain pour pénétrer l'œuvre sans y apparaitre comme un but extérieur, pour que, inspiratrice de l'œuvre, elle s'en dégage à la lecture et, finalement, pénètre l'âme du lecteur. L'on objecte les écrivains immoraux dans leur vie, dont l'œuvre est belle et bonne? Encore une fois, ils sont rares; puis, l'on peut dire qu'ils ont été moraux par l'imagination, en écrivant, sinon par la volonté et en agissant.



1. J. P. Richard, Sainte- Beuve et l'expression critique, dans *Les Chemins actuels de la critique*, colloque de Cerisy (1967) UGE, 1968, p. 109.

La moralité d'une œuvre, c'est la part d'idéal que l'écrivain y met. Il peut en imprégner les scènes les plus humbles de la vie réelle, et cela suffit à leur donner une haute valeur morale. Les grands écrivains cherchent la beauté dans l'expression mouvante de la vérité et, par surcroît, sans songer à faire œuvre explicitement moralisatrice, ils trouvent la bonté:

La moralité dans l'art jaillit donc spontanément des hauteurs de l'âme de l'écrivain; elle pénètre son œuvre, elle s'en dégage comme un parfum naturel, sans qu'il ait eu la pensée d'y tendre ou d'y prétendre. Sans elle, on peut arriver à « l'effet », non à la beauté. La culture esthétique ne suffit pas : s'il convient de s'arrêter au charme des mots, il ne faut pas s'y oublier.

Une éducation littéraire qui ne viserait qu'à la beauté de l'expression irait contre son but : en faisant des dilettantes, sorte d'égoïstes littéraires uniquement soucieux de se procurer des sensations exquisées par l'invention de formes belles, elle serait funeste aux lettres elles-mêmes. Car e il faut avoir de l'âme pour avoir du gout l'œuvre belle est celle qui traduit éloquemment l'union intense et sympathique de l'écrivain à la nature et à l'humanité; elle est le rayonnement d'une vie morale qui ne transfigure son expression que parce qu'elle y met, en s'y fixant un instant, quelque chose de la vie infinie à laquelle elle aspire. Plotin a dit :



**<< Si l'âme ne devient belle, jamais elle ne verra la beauté »; et
Boileau : « Le vers se sent toujours des bassesses du cœur >> (1)**

Pour comprendre et réaliser la plus grande beauté qu'il y ait, la beauté morale, il faut avoir une âme à sa hauteur :

1- J. P. Richard, *op-cit*, p.132

<< Au XVII siècle, les grands écrivains « ne demandaient aux lettres, pour le public comme pour eux-mêmes, que des jouissances intellectuelles; mais ils portaient et ils provoquaient, dans ces jouissances, un sentiment profond et presque grave, se croyant appelés à élever les âmes en les charmant par le spectacle du beau>>. (1)

L'inspiration hautement morale, si elle ne suffit pas à la création d'une œuvre, en est la condition nécessaire. L'imagination, le talent, la force expressive, doivent s'y ajouter, mais pour se mettre à son service, pour suggérer de la vie essentiellement humaine, de la vie qui grandisse, et par là de l'émotion esthétique, il faut, ne fat-ce que par l'imagination, vivre cette vie :

<< Le vrai génie poétique est une disposition intérieure de la même nature que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice; c'est rêver l'héroïsme que de composer une belle ode[....] Sanctifiez votre âme comme un temple," et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître. >> (2) dit Mme de Staël



Qu'il s'agisse des actes ou des écrits, ils n'élèvent haut que s'ils partent de haut. Il faut commencer par se faire une âme capable d'un idéal noblement humain pour produire, avec de la volonté, des actions héroïques, avec du talent, des œuvres littéraires.

1- J. P. Richard, *op-cit*, p.136

2- *Ibid.*, p. 137.

Conclusion :

Nous voici au terme de cette enquête sur les rapports entre littérature et éthique. Il est opportun d'en indiquer les résultats essentiels.

La modernité littéraire marque une rupture avec le rôle donné à l'écrivain par les romantiques. Cette rupture est exprimée par les conceptions poétiques de Baudelaire, théorisées entre autres, par Barthes. Le Parnasse et sa théorie de l'art pour l'art marque aussi un tournant. Nous disons l'art pour l'art et non l'art pour la forme ; Car tout art coupé de la réalité humaine et des sentiments et aspirations de son auteur est vide de sens. C'est le cas du surréalisme.

Sartre, grand critique, philosophe et écrivain du XXe siècle a assigné à l'écrivain la mission de s'engager dans ses œuvres c'est-à-dire de parler des problèmes de sa société.



La règle maîtresse, c'est l'obligation de produire une émotion esthétique qui, sous une forme personnelle ait une valeur vraiment humaine, une émotion où se révèle un goût élargi et humanisé.

Pour produire cette émotion, il faut exprimer l'humanité de façon qui la suggère, et l'exprimer en ce qu'elle a d'essentiel, en ce qu'elle a de vrai et de moral.

Bibliographie

1-Thèses:

- BOURGEOIS, Denis *Fictions éclatées : littérature et éthique*, Thèse de doctorat soutenue à Paris 8, 1995.

2-Ouvrages généraux :

1-BARTHES, Roland, « Ecrivains et écrivants » [1960], in *Essais critiques*. Paris, Seuil, 1964,148-151.

2- BAUDELAIRE, Charles, *Notes nouvelles sur Edgar Poe* [1857], in Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte établi, présente et annoté par Claude Pichois, tome II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976.



3-BRUNITIERE,F, *Evolution des genres dans l'histoire de la littérature*, réédité aux éditions, Pocket, Agora, 2000,p.178.

4-DAUNAIS, Isabelle, *Ethique et littérature : à la recherche d'un monde protégé*, éd. Les presses universitaires de Montréal, 2010.

5-FLAUBERT, Gustave, *Correspondance*, édition Gallimard, Poche,1998, p.165.

6-HUGO, Victor : Au statuaire David.in *Revue d'histoire littéraire de France*, 38^e Année n°2 (1931) p. 313, publié par Presses universitaires de France.

7-MARHA, E La moralité dans l'art, in *Revue des Deux Mondes*, 18 avril 1979.

8-MICHON, Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.

- *l'écriture absolue*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. «Travaux du Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine», 2002.

9-RICHARD, Jean-Pierre, *Chemins de Michon, La grasse*, éd. Verdier, coll. «Verdier poche », 2008.

10-POIANA, Peter, *Éthique et littérature*, Lyon, aldru, 2000.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* [1948], Paris, Gallimard, coll. «Idées », 1992.

11-STANGUENNEC André, *La morale des lettres*. Six études philosophiques sur éthique et littérature, Paris, Varin, coll. «Essais d'art et de philosophie », 2005.

3-Ouvrages collectifs :



1-Dominique Viart, François Bon. *Étude de l'œuvre*, Paris, éd. Bordas, coll. «Écrivains au présent», 2008.

2-Florence Quinche et Antonio Rodriguez (dir.), *Quelle éthique pour la littérature? Pratiques et déontologies*, Genève, Labor et Fides, coll. «Le champ éthique », 2007.

3-Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Éthique et philosophie

4- Ivan Farron, Pierre Michon. *La grâce par les œuvres*, Genève, éditions Zoé, coll. «Écrivains», 2004

5-Eleonora Roy-Reverdy et Gisèle Séginger (dir.), *Éthique et littérature: XIXe -XXe siècles*, Actes du Colloque de Strasbourg, 10-11 décembre 1998, Presses universitaires de Strasbourg, 2000.

6-Liesbeth Korthals Altes (dir.), *Études littéraires: éthique et littérature*, vol. 31, no 3, été 1999.

4- Articles :

1-ALTES, Liesbeth Korthals, «Le tournant éthique dans la théorie littéraire : impasse ou ouverture ?», in *Études littéraires: éthique et littérature*, vol. 31, no 3, été 1999.

2-LAROQUE, Didier, « Pierre Michon, un écrivain sauveur de vies », in *La Croix*, 2001

3-MORENCY Catherine, «Présentation dans La littérature par elle-même », Québec, in *Nota bene*, 2005.



4-MY,P., «La grâce absolue », in *Le Soir*, 17 janvier 1996

5-PAMUK, Orhan, «l'éthique littéraire moderne de Flaubert » , in *Le Monde* du 12 avril 2009.

6-ROY, Gabrielle, «Où iras-tu Sam Lee Wong ?», in *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Boréal, coll. «Compact», 1994.

5-Actes de colloque :

- Colloque « Les valeurs dans le roman : conditions d'une "poétique" romanesque », Université de Nancy 2, 2010.

-Colloque de Cerisy *Les Chemins actuels de la critique* Cerisy, (1967)UGE 1968.

6- Sitographie :

-Maïté Snauwaert, «Vivre avec l'écrivain», Marielle Macé (dir.), *L'écrivain préféré*, in Fabula LHT, no 4, 1 er mars 2008. En ligne

النقد والأخلاق

إعداد

د. احمد فتحي رزق

أستاذ مساعد قسم اللغة الفرنسية كلية الآداب _ جامعة طنطا

المستخلص:

العلاقة بين الأدب والنقد ، حيث أنه خطاب يعتمد على كيانه أو جوهره على الأدب من جهة ، وعلى الأخلاق من جهة أخرى ، هي علاقة وثيقة.

لكن السؤال يصبح حاداً للغاية من وجهة نظر مزدوجة: أولاً ، عندما يقترب الناقد من عمل أدبي ، فإنه لا يعطي أهمية كبيرة للجانب الأخلاقي للعمل. إن مسألة الأخلاق ثانوية ، بل هامشية ، فيما يتعلق بالأدوات التحليلية التي يمتلكها الناقد.

بالإضافة إلى ذلك ، من وجهة النظر النظرية ، لا توجد مدرسة نظرية للنقد تقوم على ما يسمى "الأخلاق". أي ما الذي يشير إليه الناقد عندما يتحدث عن الجانب الأخلاقي للعمل؟ يبدو لي السؤال بدون إجابة دقيقة ، على الأقل حتى اليوم.

الشيء الثاني المهم في رأيي يتعلق بالتدريس: كم مرة اضطررت إلى اختيار نصوصي بعناية للتدريس في الجامعة لتجنب المشاهد المثيرة أو الإباحية ، وكذلك النصوص التي تتعارض مع القيم الأخلاقية للمجتمع وما إلى ذلك .

وهذا يعني أنني يجب أن أفعل نوعاً من "الرقابة الذاتية" لتعليم الأدب. أنا لا أدين هذه الحقيقة ولكنني أشير إليها ببساطة.

الكلمات الافتتاحية: النقد ، الأخلاق ، النقد ، الأخلاق ، النقد ، الأخلاق.